

Pirelette volée par la fée

H. POURRAT. Trésor des contes, I, 274.

Il y avait une fois, dans un bourg, deux cousines : l'une avait cinq ans, l'autre en avait trois. Un jour, elles allèrent dans la forêt cueillir la fraise. La forêt de la fraise et de la chanterelle, c'est celle aussi des bêtes rousses, du renard, de la daine et de la biche; et c'est celle des peurs et des chasses volantes. Tant de fourrés, de halliers, de futaies! Malheur à qui, du milieu de la feuille prend mal son chemin, surtout un jour où mouille le brouillard.

La forêt de Bois-Grand

Est mort qui est dedans.

De sente en sente, de layon en layon, les petites s'écartèrent trop. Lorsqu'elles ne trouvèrent plus de fraises, elles regardèrent autour d'elles. Elles se virent dans un quartier sauvage où la ramée faisait tout noir. Des chênes à la pile grosse comme une tour, en bosses, en nœuds, en rides, sous des branches perdues de vieillesse. Plus rien ne se voyait, que la mousse et l'ombrage, plus rien ne s'entendait que le chuchotis d'un fil de vent, là-haut, dans la tête des arbres.

Soudainement parut devant les deux petites une femme : vieille sans l'être, avec des yeux comme une eau verte et des mèches de cheveux qui lui battaient la figure. Plus belle que les femmes qui se comportent comme des femmes, mais dans toute sa personne ayant je ne sais quoi de ces bêtes hagardees qui vivent dans la ronce ou au creux du buisson.

C'était la fée, la fade du bois. Elle approcha des deux cousines. Elle leur demanda si elles voulaient la suivre.

La plus grande ne voulut point. La plus petite voulut presque.

La fade leur parlait. Elle leur promettait des plumes de geai bleues comme la fleur d'aimez-moi; des plumes de loriot jaunes comme la fleur de souci; et des jattes d'airelles, de fraises, de merises. Sa voix faisait musique, de même que la corde d'une vielle. La fade leur disait qu'elle leur donnerait des choses qui passent ce que les gens peuvent avoir dans les villages. Elles vivraient loin des besognes, comme dans un bourdon d'abeilles et de lumière. Et vole, mon cœur, vole! Seules dans la merveille ... Là où les gouttes d'eau du matin brillent à la découpe des grandes herbes; et au tournant du chemin de mousse, de son bâton la cloche rouge de la digitale ne sonne que ce bonheur de soleil et de choses dansantes.

La plus grande prit peur, alors, et s'ensauva. La plus petite suivit la fade.

Dans le bourg, assise à sa fenêtre, la mère de cette petite cousait quelque pièce de linge. Lorsqu'elle vit l'autre arriver comme si elle fuyait quelque bête, et toute seule, elle devint aussi blanche que ce linge sur ses genoux.

« Et ta cousine, qu'en as-tu fait?

- Une femme est venue; et elle, elle a voulu la suivre ... » Que de pleurs dans cette maison. Ils n'allèrent même pas chercher dans la forêt. Ils savaient qu'ils ne pourraient pas retrouver la fade ni se faire rendre l'enfant.

Au fond des bois, si loin de tout, derrière un peuple d'arbres et des masses de feuilles, la petite emmenée est demeurée quinze ans.

La fade l'a fait loger tout au haut d'une grande tour.

Comme jamais feu ne s'y allumait, elle ne mangeait pain ni soupe. De ce que la fade lui apportait, elle vivait : à l'automne, la faîne et la noisille; au printemps, la châtaigne de terre, et les œufs des oiseaux; puis la venaison crue, les gâteaux de miel roux trouvés aux creux des arbres, la branche de framboise ou d'épine-vinette ... La fade la servait comme eût fait sa servante. Sans cesse en peine de lui procurer, au juste temps de la saison, tout ce qu'il y avait de meilleur : les mousserons qui sentent l'anis, et qu'il n'y a pas besoin de faire cuire, ou la poignée de cerises rouges. De sorte que l'enfant volée était devenue une grande jeune fille, fraîche comme la rosée, belle comme un petit jour.

Surtout elle avait un flot de cheveux plus lustrés que l'aile du merle. Mais quel flot, onde sur onde, si beaux, si longs. La vieille fade en prenait soin : les peignait, les lissait, les oignait de quelque huile de noisette. Quand elle revenait à la tour, elle criait d'en bas :

*Pirelette, Pirelette,
Jette-moi tes cheveux
Si tu veux
Que je monte!*

La petite se penchait, d'en haut, les jetait. De ses doigts en fuseaux la vieille alors s'y prenait comme à une ramée. Elle grimpait par là au haut de cette tour; c'était ce qu'il y avait de plus aisé pour elle, les fades étant des créatures aux longs bras, aux longs doigts, comme pattes de faucheux dans l'herbe; et elle était d'abord en haut.

Tel matin, la belle fille lui disait : « Ma mère, - elle l'appelait ma mère, - vous m'apporterez vos pleines mains de cormes, quand vous retournerez! » Et tel soir, elle lui disait : « Ma mère, quand vous retournerez, vous m'apporterez le petit d'un lièvre! »

« Mais, m'amie, disait la fade, je ne sais pas si je pourrai avoir ces cormes!... »
Ou ce levraut. « Si, si, ma mère, je le veux! »

Et la fée aimait si chèrement celle qui était devenue sa fille qu'elle ne savait pas plaindre ses peines. Tant elle cherchait de droite ou de gauche, au fond de la forêt, que pour finir elle trouvait toujours ce dont son enfant l'avait requise.

Alors, retournant en grand'hâte, du pied de la tour elle criait:

*Pirelette, Pirelette,
Jette-moi tes cheveux
Si tu veux
Que je monte!*

Et la fade et la fille vivaient dans cette tour, heureuses à leur façon tous les jours de leur vie.

Un jour, bien chaussé, court habillé, un beau jeune homme alla au bois suivre le lièvre. Comme il chassait, loin, bien loin dans la fougère, au cœur de la forêt, tout à coup il entendit une voix crier à distance, sous le couvert.

*Pireleue, Pirelette,
Jette-moi tes cheveux
Si tu veux
Que je monte!*

Il fut dans la plus grande surprise du monde.

Il avança, tant il était curieux de savoir qui appelait et qui était appelé. Comme il entendait de nouveau la voix, il s'efforçait, l'épaule en avant. Mais que de gaulis,

que de ramée, le coudre et la bourdaine emmêlés, bouchant tout, et la viorne, et la ronce. Son lévrier n'y passa pas. Lui, il voulut voir, et il vit.

Il vit la tour, la fade qui montait; il vit la chevelure, comme des écheveaux et des écheveaux de soie noire, et cette grande demoiselle, là-haut, ha! plus belle qu'un petit jour.

« La belle demoiselle, hélas! comme elle est belle! Si tu pouvais monter par ce flot de cheveux ... Mais il faudrait être fait comme la fade, ou comme l'aragne. Et même si tu osais te prendre à sa chevelure, tu n'arriverais pas au haut de cette tour ... »

Il s'en retourne avec son lévrier à travers tout le vert et le sombre du bois. Dans le remuement et le bruit partout courant de la feuille au milieu des fuites du chevreuil ou du lièvre. Mais il ne se souciait plus de lièvre ni de biche.

Il rentre. Il va trouver celle dont la petite fille n'était pas revenue, un jour, de la forêt. « Je jurerais, la main levée, que j'ai vu votre enfant. » Il dit comme il l'a vue et la fade et la tour, et cet endroit perdu dans le fin fond 'du bois. Voilà la mère en grand émoi. « Ah! si tu me la rends!... Celui qui me la ramène, je la lui donne en mariage! »

Et lui : « Si je savais la ramener!... Comment promettre? Ces grands bois, on ne peut pas seulement y passer.»

Mais il avait cela tellement dans la tête ... A corps perdu il y alla. Il battit les sentiers, s'enfonça sous les branches. Les buissons ne l'arrêtaient pas, ni les fondis. Rien ne lui faisait peur, rien ne lui faisait peine.

Comme il était dans le quartier le plus sauvage, il entendit enfin crier :

*Pirelette, Pirelette,
Jette-moi tes cheveux*

*Si tu veux
Que je monte!*

Il se glissa comme il put vers l'endroit d'où venait la voix. Il retrouva la tour, avec là-haut la demoiselle. Il vit la fée monter, il la vit descendre.

Dès qu'il pensa qu'elle s'était éloignée dans le bois, il osa se montrer : il parla à la fille, il lui dit qu'il voulait, lui aussi, monter par ses cheveux.

« Vous, vous ne pourriez pas. Ma mère, elle, elle le peut, elle est d'une autre espèce. »

Mais il était fou de monter. Il s'accrocha donc à la muraille avec ses ongles, il planta son couteau de chasseur dans les joints des pierres, il finit par arriver à une fenêtre, et par trouver quelque escalier.

Il le grimpe en trois bonds, il joint la demoiselle.

« Ma mère boit le sang des chrétiens, le savez-vous? Ma mère vous dévorera.

- Qu'importe! N'ayez crainte ...

- Ha! si, j'ai peur. Vous êtes mort si elle vous découvre ici. Entendez, entendez, elle m'appelle! Cachez-vous sous ce lit, je m'assierai au bord. Mais je ne vois que du malheur pour vous, pour moi ... »

La fée cependant criait, du pied de la tour.

*Pirelette, Pirelette,
Jette-moi tes cheveux
Si tu veux
Que je monte!*

Elle monta, comme à la course; elle arriva, encore à grosse haleine. Cependant elle humait l'air :

Chair fraîche, vous chercherai-je?

Chair fraîche, vous mangerai-je?

« Ma mère, c'est moi qui ai la fièvre. Vois le rouge à ma joue; touche ma main qui tremble. Que crois-tu donc? Eh bien, tu es fine comme une fée, cherche, cherche, mais ce n'est que moi et ma fièvre! »

La vieille continuait de humer l'air du haut de sa tête, marmonnant toujours :

Chair fraîche, vous chercherai-je?

Chair fraîche, vous mangerai-je?

Du bord du lit où elle était assise, alors, la jeune fille dit : « Ma mère, je tremble la fièvre ; je t'en prie, il faut m'aller chercher du blanc muguet. L'odeur du blanc muguet me remettra le cœur.

- Ma fille, je ne viens que d'arriver et tu veux me faire repartir?

- Ma mère, il me faut pour mon mal un gros bouquet de blanc muguet.

- Ma fille, nous ne sommes plus au mois de mai, il n'y a plus de muguet dans le bois!

-Ma mère, pour moi, vous saurez en trouver. Vite, allez m'en chercher, vite, je vous en prie.»

Et sitôt la vieille écartée, elle voulut renvoyer le jeune homme.

« Pars, et dépêche-toi! Ha! que je porte peine. Prends garde.

Si jamais elle t'avise dans le bois, elle te déchire, te dévore! » Le chasseur, lui, ne voulait point partir. Mais il fallait.

Il quitte la tour à son corps défendant, il s'en va sous le couvert, plein de regret, tout tenaillé, songeant à cette fille beaucoup plus qu'à la fade.

La mère dans le bourg attendait son retour. Elle l'accueille comme un mourant les saintes huiles.

« Je l'ai bien vue et j'ai pu lui parler. Vous la ramener, c'est ce que je n'ai pas pu faire.»

Le lendemain, il retournait au bois. En son idée, il n'y avait plus que cette fille. « Elle est la plus belle qu'on vit jamais, personne ne saurait dire comme elle est belle. Ha! que je l'aimerais, si je pouvais me la faire donner par la mère.»

Pensant à elle, il se sentait vaillant comme le feu. Il passa tout: les bourniers, les fourrés et les halliers d'épine. Sous le noir des gros arbres, à travers les buissons, il arriva à la tour. La fille l'attendait. Elle lui dit d'en haut dès qu'elle l'aperçut:

« Ma mère s'en est allée bien loin. Venez, avant qu'elle retourne. Je l'ai envoyée à la fontaine des fées quérir de l'eau pour me guérir la fièvre. Elle ne rentrera qu'à la lune levante.»

Ce soir-là le chasseur emmena cette fille.

Mais que de peines à travers le bois! Fuyant la colère de la fade, la malheureuse voulait courir, et ses pieds s'entravaient dans la fougère : elle trébuchait, s'abattait. Puis ses cheveux, aussi: longs, si longs, ils lui chargeaient la tête; ils s'engageaient dans la ramée et dans les ronces ... Surtout pour elle, qui n'avait jamais quitté la tour, quel harcèlement de marcher. A la fin, affalée, sans souffle,

sous un chêne, toute blanche dans ses cheveux défaits, elle n'aurait pu avancer d'un pas.

« Morte je suis, que ma mère ou non me rattrape. Vous, sauvez-vous, car si elle vous rejoint, vous êtes mort! »

Il ne s'est pas sauvé. Il l'a portée entre ses bras, jusqu'au sortir de la forêt, et jusqu'au bourg, jusqu'à la maison de la mère véritable.

Elle semblait prête à passer d'épuisement, lorsqu'il l'a déposée sur un beau lit blanc, dans la chambre.

Et tout de suite, pourtant, elle qui ne tenait plus sur ses pieds, elle ne voulait plus que retourner à la tour.

« Ma mère sera trop en peine. Je ne peux pas rester entre ces murs. »

C'est qu'elle n'était plus de ce pays des gens.

La fade cependant à la lune levante était revenue dans le bois. Et du pied de la tour, tant qu'elle pouvait crier, elle appelait:

*Pirelette, Pirelette,
Jette-moi tes cheveux
Si tu veux
Que je monte!*

Point de Pirelette. Le silence, la mort ...

Alors ces cris et ces bramées! Toute la nuit sous cette tour la fée cria. L'idée lui était venue que sa fille était morte. Cette idée lui était comme un couteau par le travers du corps.

Au point du jour la pauvre fade releva les traces sur l'herbe; et elle vit que sa fille était partie. Elle fit un cri, à en abattre du haut du del les oiseaux qui volaient. La voilà, toute pantelante, à suivre ces traces. Tant et si bien les a suivies qu'elle est venue tomber morte droit devant la porte de la maison où était maintenant sa fille.

Et cette fille, elle, elle n'eût pas voulu rester parmi les gens. Elle ne pouvait se faire ni à leurs chambres, ni à leur manger, ni à leur vie. Tout le long des journées à pleurer sans mot dire.

« Petit à petit, pensait la mère, elle retrouvera son âme. » Mais peut-être qu'il lui fallait le haut de cette tour : au-dessus des têtes d'arbres balançant, des fils de vent coulant, des brouillards voyageant, tout cet espace ouvert sur le pays des bois. Là seulement elle voyait à son plaisir la brume du matin faire aller son haleine; puis tout le long du jour les fines nuées qui voguaient au fond des campagnes du ciel; puis par la nuit la lune, qui se promène avec lenteur en l'étendue, seule dans l'air du temps ...

Sur la tour, elle avait la compagnie des astres. Dans le bourg, en celle des gens, elle vécut quatre semaines, et puis mourut.